



La « grandiosité » de François Hollande

« Je n'arrête pas de toucher la couronne et de me dire : mon dieu, j'ai la couronne de Miss Univers sur la tête ! »

Iris Mittenaere, miss Univers 2017

« On l'a fait ! Je ne suis pas tombée dans les pommes, mais j'ai failli. Cela faisait douze ans que j'en rêvais. »

Sylvie Tellier, présidente du comité Miss France

Depuis que le chef de l'État, à bout de souffle, incapable de se faire aimer des Français, a pris la décision – sage ? – de ne pas se représenter pour un nouveau mandat, de nombreux commentateurs, surtout parmi ceux qui n'ont pas laissé tomber la gauche, s'interrogent : faut-il malgré tout sauver le soldat Hollande ?

Même si les journalistes lui tournent le dos, même si le téléphone sonne de moins en moins, on continue à épier sa manière de rester dans le paysage, de faire vivre son personnage, d'essayer de faire revenir la lumière des projecteurs sur lui. Il aurait, dit-on, fait savoir à des proches, par de petites phrases sibyllines, qu'il « regrettait ». Je ressens, aurait-il dit, un goût d'inachevé. « Je suis prêt, aujourd'hui, à me glisser dans un trou de souris pour renouveler mon mandat ! Reprendre pour cinq ans ! Plutôt que de me préparer à passer mes dernières soirées à l'Élysée, seul, avec un plateau-repas, dans une ambiance de fin de règne. »

Et puis, on connaissait ses capacités à rebondir. Souvent à terre, ce pur produit de l'appareil du PS savait attendre, renaître, trouver le scénario pour garantir sa survie politique. Il n'a jamais été avare de confidences mais était resté insaisissable et, aujourd'hui comme hier, ses amis comprennent mal ce qui le motivait vraiment. L'homme, sous une apparence débonnaire, était opaque, on le savait hésitant,

louvoyant, prenant des décisions biaisées, imposées brutalement. Mais pour ses plus proches collaborateurs, qui l'ont conseillé, lui ont tenu la main, ont travaillé avec lui, Hollande entretenait une confiance « immodérée et déraisonnable » en lui-même et en ses capacités. La fameuse anaphore « moi, président... » n'est pas seulement l'affirmation d'un attachement à l'esprit de la Cinquième République. Elle manifeste une survalorisation de son ego, mais qui, paradoxalement, n'excluait pas chez lui une fébrilité, un manque d'assurance, la tendance à s'enfermer avec sa boîte à outils et reprendre, encore et encore, l'examen méticuleux des problèmes et des situations, sous toutes les facettes, un œil sur le verdict des sondages, et une interrogation : « Est-ce que ça va tenir ? ». J'imagine les propositions préparées, travaillées puis esquivées, restées dans les tiroirs, jamais mises sur la table.

Hollande, c'est aussi un corps. Quand, à la télé, après neuf minutes passées à décrire son action et s'en féliciter, il a mis fin au suspense en annonçant, avant de sortir de l'écran, qu'il allait quitter les planches, sa parole n'était plus scandée comme d'habitude. Tout à coup son corps était là, qui passait dans sa voix, devenue aussi blanche que son visage était pâle et altéré. J'avais remarqué depuis longtemps que les déclarations présidentielles, parfois à demi improvisées, souvent chaotiques, manquant de clarté, se déployaient selon une cadence immuable, immédiatement reconnaissable. Ce soir-là, le président déstabilisé avait changé de rythme mais, alors qu'une crevasse s'ouvrait à ses pieds, il avait tenu bon et n'avait pas perdu le fil. Parce qu'un président qui aurait un trou, qui aurait perdu pied au milieu d'un discours, ça ne s'est jamais vu. Le souverain ne s'absente jamais.

Pourtant, j'ai eu la vision d'un Hollande, debout, sur l'estrade, place de la République, au milieu des bravos, qui savourait sa victoire : « J'y suis, ça y est, c'est arrivé ! » Et je n'ai pu m'empêcher, ensuite, d'imaginer le nouveau locataire de l'Élysée, au réveil, le lendemain, dans son lit, encore plein de sommeil, changé en président, et s'être senti perdu, égaré dans une forêt obscure, comme celle que décrit Dante au Chant I de *L'Enfer* : « Dire ce qu'elle était est chose dure, cette forêt féroce qui renouvelle les peurs dans la pensée ». Oui, Hollande, pendant quelques secondes, a eu une absence, un trou. Il avait perdu le fil : « Ce n'est pas au bas du mur, en effet, qu'on connaît le maçon, c'est tout en haut ! »

Hollande a été bon en situation de conquête, un vrai guerrier. Il a su mettre en branle son auditoire, convaincre qu'il était le meilleur. Mais son projet était-il vraiment « politique » ? Pour gagner, il a utilisé les moyens de la création publicitaire. Il n'est pas le premier à l'avoir fait. Nous ne sommes plus au temps du général de Gaulle, quand celui-ci fondait l'efficacité du discours politique sur l'inspiration, la foi, le charisme. Tout a changé. Hollande, pendant ses années de formation – on ne le sait pas assez – avait étudié à fond l'économie du *fast-food* aux États-Unis. L'étudiant Hollande avait sillonné le pays de l'oncle Sam pour rédiger son rapport. En même temps, il avait annoncé l'arrivée prochaine du *hamburger* en France. C'est pendant ses années d'enquête qu'il a rencontré, d'abord à Paris, puis en Amérique, les gourous

publicitaires, les motivationnistes, les directeurs de marketing. Son slogan : « le changement, c'est maintenant », véritable fil rouge déroulé tout au long de la campagne, n'est pas né d'une conviction, d'une vocation, d'un enthousiasme. C'est un acte de parole qui n'engage à rien et n'est pas fait pour durer au-delà du soir de la victoire. J'avais noté, après avoir passé la journée à retrouver dans les archives sonores de Radio France ce genre de bulles, signées Desnos, Cendrars, Boris Vian, cette remarque d'Armand Salacrou : « Honneur au slogan, véritable fumier qui fait pousser le désir et transforme les hommes tranquilles en clients passionnés. »

Avec son slogan, Hollande, dès ses premiers pas comme président, aurait pu se dire : « Ça y est, on y va ! J'ai trois, quatre priorités, l'école, l'emploi, la recherche, c'est maintenant que je vais montrer que je suis le meilleur, un guerrier, un stratège, qui va agir, oser user du pouvoir. Je mettrai au pas les experts, les technocrates, les pantoufles volantes. Les hommes, il faut les conduire comme on conduit des chiens, ou, disons plutôt, pour suivre Xénophon, comme des poulains. Ce n'est pas moi qui abandonnerai la décision politique aux décideurs, à la technocratie, aux algorithmes. Mes ministres sauront tenir leur administration, maîtriser les rouages. Et je parlerai aux Français, je saurai les persuader, les convaincre, les émouvoir. Oui, mon ennemi, c'est la finance, c'est Wall Street, c'est le néo-libéralisme. Certes, il y a ce que veut le président, et ce qu'il peut. Mais le peuple comprendra. Les Français sont bien mieux éduqués qu'on ne le croit. D'ailleurs, je veillerai à ce qu'augmente le niveau de l'intelligence collective de nos concitoyens. »

Ne rêvons pas ! Il est arrivé quelque chose à la raison, en politique. Elle était pratique, critique, à l'œuvre dans les délibérations publiques et démocratiques, à l'Assemblée. Elle est devenue technicienne, cognitiviste. « Les ordinateurs – comme l'a constaté J.-P. Raffarin – ont remplacé, au sein des cabinets ministériels, les voitures noires. » Aujourd'hui, la rationalisation des décisions, l'habillage scientifique de la pratique politique a périmé la rhétorique politique, rendu désuète la persuasion, et légitimé le marketing politique.

La formule « le changement, c'est maintenant », retirée aux hommes politiques, cesse d'être un slogan et retrouve sa force de persuasion quand un écrivain s'en empare. Dans *Cercle* de Yannik Haenel, un des grands romans en phase avec le début du XXI^e siècle, un homme laisse partir le RER qui, comme chaque matin, doit le conduire à son travail. Une phrase lui vient, comme un déclic : « C'est maintenant qu'il faut reprendre vie. » Cette injonction fait venir d'autres phrases, elles guident les pas de l'homme resté à quai. Haenel écrit : « Sa façon de marcher, sa respiration, tout se faisait large. Car dans sa gorge, à chaque pas, une phrase arrivait... Impossible de savoir si c'est vivre qui suscitait les phrases ou les phrases qui réinventaient la vie ! »

Réinventer la vie ? C'est ce que les socialistes sous Mitterrand avaient mis en musique : « Ne croyons plus aux lendemains qui chantent, c'est aujourd'hui que l'avenir s'invente, changeons la vie, ici et maintenant. » Hollande, lui, est passé de la

chanson au pur énoncé performatif. Pendant que le jeune héros de *Cercle* se demandait qui il était avant le train de 8 h 07 : « Je vivais, j'avais des gestes, il m'arrivait de parler, mais cette vie, était-ce vraiment la mienne ? »

Le malentendu, avec Hollande, c'est qu'il voulait le pouvoir en tant que tel, dans une plénitude autosuffisante, qui ne voulait rien qu'elle-même, qu'il n'aurait pas à partager, qui n'était là pour rien ni pour quoi que ce soit d'autre. Plus prosaïquement, Hollande accomplissait, dans son registre à lui, la prophétie d'Andy Warhol, qui avait prévu que l'ambition de chaque humain était de connaître un moment de célébrité. L'ex-premier secrétaire national du PS voulait parader, se montrer, être vu, serrer des mains, s'offrir aux *selfies*, voyager, jouir du protocole, des rencontres au sommet, poser le pied sur le tapis rouge, inaugurer, commémorer, défiler, s'enchanter de passer, raide comme une marionnette téléguidée, les troupes en revue, monter sur l'estrade, se poser sur le plateau d'un porte-avions.

Depuis quand Hollande a-t-il senti en lui ce singulier appel qui va faire de lui un animal politique, une bête à sang froid, un fauve qui pratique la politique vingt heures sur vingt-quatre et s'ennuie les quatre heures qui restent ? Surtout, comment lui est venue l'idée de devenir un jour président, avec la conviction que c'était là son destin ? La clé est bien sûr à trouver dans l'enfance – parents, milieu, paysage, circonstances d'époque. Par exemple, a-t-il grandi dans une famille où il était de tradition d'avoir de grandes discussions ?

Les enfants sont exposés aux humiliations, outrages, gifles, paroles blessantes. « De quoi je me mêle ? Pour qui tu te prends ? » On les rabaisse, ils apprennent que les humains sont dissimulés, menteurs, mauvais, méchants. Mais l'enfant qui se sait aimé, qui se voit entouré, admiré, qui découvre qu'il est intéressant puisqu'on le traite comme un petit prince, celui-là se hisse vite au-dessus de ses blessures. Il se sent pousser des ailes, suit sa bonne étoile et entrevoit ce qu'il y a de grand en lui. Je pense aux forts en thème, aux prix d'excellence, à tous ces premiers de cordée qui se sont élevés au-dessus des autres et n'ont pas été sabotés par le milieu familial et l'école. Ils dirigent, dominant, s'enrichissent. Beaucoup deviennent avocats d'affaire, banquiers, dirigeants, patrons. Saint-Exupéry (1943), lui, s'était fait aviateur, il recherchait la compagnie des nuages et l'espace, seul, environné de nuées, d'azur et de silence, des pensées jaillissaient dans sa tête. C'est ainsi que lui est venu *Le Petit Prince*, l'histoire de cet enfant merveilleux qui s'imagine tout-puissant et qui finit foudroyé, mordu par un serpent issu de la planète terre qui lui rappelle son autochtonie et le punit pour s'être élevé trop vite, trop tôt, trop haut, trop jeune. L'enfant, gagné par l'ivresse des sommets, avait oublié de redescendre, le contact était perdu avec le monde d'en bas, avec lui-même, avec sa créativité. Le Petit Prince ? Un être inachevé, incomplet, à l'image de tous les *golden boys*, des flambeurs, des allumés de Wall Street, des propriétaires de jets, de yachts, les parachutés dorés. Quelque chose, chez eux, de spécifiquement humain, fait défaut. En guise d'intériorité, ils ne trouvent en eux-mêmes que le vide et la sauvagerie.

Autrefois, l'éducation du prince prévoyait une mise à l'épreuve de son statut princier. L'enfant passait rituellement par une phase d'abaissement. Il s'engageait à travailler aux cuisines, dans un château qui n'était pas celui de son père, et à essuyer la suie, à « balayer les cendres »... tout en conservant sa chevelure d'or, c'est-à-dire son auréole. Georges Orwell appelait ce passage : « se retrouver dans la dèche », accepter d'être déchu. Orwell avait décidé, pour se libérer d'un héritage petit bourgeois qui lui pesait, de partager la vie de plongeurs dans les cuisines du sous-sol des grands hôtels. Il raconte cette expérience dans un roman : *Dans la dèche à Paris et à Londres*. C'est à cette époque qu'il avait rencontré les jeunes diplômés des Grandes Écoles et des universités prestigieuses, pour qui travailler aux cuisines, dans une pizzeria ou comme sushiman était l'indispensable préalable aux tâches de haut niveau auxquelles leur origine sociale les avait préparés.

On connaît les rêves d'enfant : devenir pompier, pilote, prêtre, cascadeur, footballeur. Mais président ? Ils sont un petit cercle à travers le monde à s'y préparer. Dans nos démocraties, à l'origine de cette aventure : les mères. On pense aux clans Kennedy, Bush, aux confidences, en France, d'un Jean-François Copé. Les mères ne donnent pas seulement la vie, elles sont source de pouvoir. Elles exercent sur le petit d'homme une suprématie qui l'emporte sur toute autre relation. L'enfant est le satellite de maman, mais celle-ci en retour utilise son pouvoir pour encourager le petit insolent à se croire tout-puissant. Devenu président, hyper-président, monarque républicain, il aura la tête qui tourne, convaincu que tout lui est dû, qu'il peut tout faire, sans rendre des comptes, que ça ne se saura pas, même si tout finit toujours par se savoir. En même temps il prendra vite la mesure de ce qu'implique l'exercice du pouvoir comme fardeau, soumission à une servitude de tout instant, état d'alerte et de folie permanent face aux bonnes et aux mauvaises surprises, d'où qu'elles viennent.

Que veulent les mères ? Un ami homosexuel belge, professeur de français en Floride, revient à Bruxelles pour les vacances. La canicule le fait souffrir, il se met torse nu. Sa mère arrive dans son dos. Elle découvre les tatouages de son fils : « Connard ! ». La mère de Houellebecq, épouvantée par la vocation littéraire de son fils, déclare au journal *Le Monde* que son rejeton ne mérite qu'un coup de canne dans la gueule ! Baudelaire, le premier, avait évoqué ces mères, révoltées par l'idée d'avoir peut-être mis au monde un poète. Ma mère, elle, m'avait suppliée, à genoux : « Promets-moi de ne pas être un révolutionnaire ! » C'était en mai 68.

Quelques mères sont connues pour leur participation active à la trajectoire de leur grand homme de fils. Augustin voulait faire la fête, Monique, sa maman, en a fait un saint. La mère de Staline a fait parler d'elle pour avoir dit ce qu'elle pensait de son petit qui se prenait pour le tzar : « Tu aurais mieux fait d'être prêtre ! » La mère de Sartre, après avoir lu *Les Mots* a réagi : « Il n'a rien compris. »

Toutes ces mères qui n'envisagent pas d'autre avenir pour leur fils que le sommet de l'État, qui s'impliquent à fond dans son ascension, ne renoncent pas pour autant à former le vœu, terrible quoiqu'inspiré par la tendresse, que rien ne puisse lui arriver. Mais c'est peut-être quand on est président, quand on est le plus exposé des hommes, le moins épargné qu'en même temps on a l'intime conviction que c'est gagné, que plus rien ne peut vous arriver, avec ou sans garde du corps.

Hollande, dès ses premiers pas en politique et sans doute bien avant, a vécu avec la conviction qu'il était le meilleur, fait pour être président. C'était son idée, c'était l'idée de sa maman. Je devine le retentissement que peut avoir, dans l'organisme d'un fils adulé, l'énergie maternelle : c'est elle qui entretient le rêve éveillé de l'enfant. Hollande a remué ciel et terre pour s'élever au-dessus de la mêlée, atteindre la place qu'on ne partage avec personne. Il a absorbé ses adversaires un à un, puis, pendant la campagne présidentielle, lui, le premier secrétaire national du PS, s'est métamorphosé en guerrier. Et c'est à travers une action éclair – le discours du Bourget – qu'il a enlevé l'Élysée. C'est un peu comme cette trajectoire d'un soldat que raconte Achim von Arnim dans *l'Invalide Fou* (1818). Un militaire, comme s'il avait tout à coup le diable au corps, jette bas de son cheval son général, monte en selle à sa place et, suivi de son régiment, sabre au clair, enlève la batterie ennemie. Avant de se laisser à nouveau domestiquer par la routine et les déterminismes du temps.

Arrivé au sommet, Hollande a cru pouvoir s'y maintenir, jouir de lui-même et de sa grandeur. Aucune voix, aucune de ces paroles flottantes qui sont dans l'air, qui vous font des suggestions, n'est venue rappeler au locataire de l'Élysée qu'il n'était pas bon de demeurer en permanence dans l'esprit et les facilités du monde d'en haut, qu'il y avait un risque d'inachèvement, le danger de se retrouver perdu, comme ces hommes creux dont parle T. S. Eliot, qui n'ont pas d'espace intérieur et habitent imparfaitement leur corps. Qu'il fallait savoir redescendre, abandonner de temps en temps ses privilèges, toucher terre, rendre des comptes, connaître l'abaissement.

L'illusion d'être un petit dieu, ce sentiment primitif de toute puissance, d'invulnérabilité, induit chez l'enfant par des parents émerveillés et l'ambition d'une mère, véritable ange gardien, une psychanalyste allemande, Alice Miller, lui a donné un nom bien dans l'air du temps. Un mot qu'on pourrait traduire par « grandiosité ». Rien à voir avec la grandeur véritable : la psychanalyste parle de « grandiosité infantile » et des dangers qui menacent les élévations trop précoces : chute dans la dépression, dans la délinquance, la toxicomanie de ceux qui n'arrivent pas à cultiver jusqu'au bout leur « petit prince intérieur » ou qui ont oublié de retourner sur terre après le vertige des sommets.

Les êtres convaincus de représenter ce qu'il y a de mieux ignorent leurs limites et ne supportent pas l'ennui inhérent à l'économie humaine. Ce qui peut leur épargner une interminable errance c'est la rencontre de quelqu'un qui incarne une vraie grandeur. Dans

les contes, celui-ci apparaît curieusement sous les traits d'un homme sauvage, c'est lui qui vous fait découvrir ce qu'il y a de grand en vous. Grimper sur les épaules de cet homme pour s'élever au-dessus de soi-même, c'est la voie. Mais n' imaginez pas une alliance entre un novice et une belle âme ! Mettre en jeu des qualités morales et des sentiments nobles ne mène à rien. L'homme sauvage est peut-être un fripon – un *trickster* – car il s'agit bien de désenfouir chez l'apprenti quelque chose d'obscur, de sauvage, de violent, d'ardent, une énergie, une vitalité, une virilité qui prend le visage du guerrier, du chasseur, du baroudeur, du danseur fou. Tout ce qui justement épouvante les mères. Cette aventure, cependant, aurait un goût d'inachevé sans la phase d'abaissement, le travail aux cuisines, le balayage des cendres, envers exact des excès et des sorties de route intempestives.

Les rites de passage ont disparu, plus personne n'indique la voie obscure aux jeunes privilégiés qui, au fond d'eux-mêmes, sont restés ces chérubins auxquels tout est permis et qui pensent se prémunir à jamais de tout ce qui peut les tirer vers le bas. Hollande, à son arrivée en politique, avait préparé son système nerveux et musculaire à la fonction présidentielle. Comme débatteur, il était pourvu d'armes de tous calibres, répondait du tac au tac, bien entraîné. Il a grimpé sur les épaules de Mitterrand qui en a fait un chargé de mission. Je me souviens de Charles Pasqua, qui avait l'expérience du secteur privé – il avait été chez Pernod Ricard –. Pasqua avait déstabilisé Hollande lors d'un débat public en lançant au jeune apparatchik offusqué : « Vous n'avez jamais travaillé ! »

C'est auprès des gourous de la com, des as du marketing, des stratèges du fast-food, des théoriciens du hamburger bien plus qu'auprès des poids-lourds de la rue Solférino, que l'ambitieux Hollande, sorti de la couveuse de l'ENA, a cultivé sa « grandiosité ». Ils lui ont transmis le sens de l'efficacité à court terme. C'était la fin de l'amateurisme persuasif, les communicants ont pris le pouvoir. Dans leur philosophie, le fameux « changement », cette notion phare, qui continue de faire battre, mais pour combien de temps encore, le cœur de la rhétorique socialiste, a trouvé une seconde chance : elle se confond dorénavant avec le concept de nouveauté tel qu'on l'entend chez les illusionnistes de la publicité.

Pour ne pas vous enfermer dans la partie de ping-pong entre publicité commerciale et propagande politique, cette remarque de Baudelaire : « Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chose qui tient à l'infidélité et au déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution Française. »

Hollande n'a peut-être pas « balayé les cendres », mais il a partagé avec le commun des mortels les infidélités et les déménagements. Il a déjoué les engagements à long terme, s'est gardé des aspects trop « terrestres » du conservatisme féminin, en échappant à des mariages qui l'auraient connecté trop fermement au sol. Et c'est sans état d'âme qu'il s'en est pris aux fondements de cette institution en proclamant pour la France le mariage pour tous.

Il faut se représenter Hollande en guerrier. Il a été en campagne, est monté au front, le poitrail ouvert. Pour les socialistes, c'était « tous derrière et moi devant ». Ensuite, devenu président d'une France en guerre sur son sol et engagée au Proche Orient et en Afrique, Hollande, conformément à son statut de chef des armées, a pris sans état d'âme ses responsabilités. L'exécutif a multiplié les fronts, des soldats ont été « projetés » un peu partout, au Mali, au Niger, au Tchad, en Centrafrique ; de nombreuses cibles ont été « traitées ». Hollande, dans son rôle de chef suprême, ne s'est pas privé du plaisir des visites éclair aux forces engagées dans des opérations extérieures. On l'a filmé passant une journée en Irak, ou en train d'arriver dans une mise en scène qui visait l'effet surprise, sur la base opérationnelle à Gao, au Mali. Lorsqu'il aura fait ses adieux et quitté l'Élysée, Hollande, tout en tentant une nouvelle aventure, forcément moins glorieuse, pourra toujours repasser dans sa tête le film de ces tournées de popote, quand il était debout, rayonnant au milieu des officiers en treillis.

On attendait du président Hollande qu'une fois élu, il allait rester offensif et, sur sa lancée, continuer le combat. Or, dès son entrée en fonction, on s'est interrogé : où était passé l'ennemi de la finance, qu'était devenue la promesse d'une renégociation des traités européens ? Qui était ce garçon en culottes courtes qui voulait être le bon élève de l'Europe ? Sur tous les fronts, Hollande a déserté. Il n'a pas osé affronter la chancelière Merkel et, contre toute attente, il est passé outre l'assurance faite de maintenir à Florange les deux derniers hauts fourneaux de la sidérurgie lorraine. Oui, les débuts de Hollande président ont été calamiteux : Florange, l'affaire Leonarda, le scandale Cahusac : que des échecs et des couacs.

On a connu des rois qui laissaient leur sceptre s'échapper des mains. C'est ce que fait Robert Widmark dans la *Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw, filmée par Otto Preminger. Hollande, lui, savait tenir une épée et s'en servir. La preuve, sa campagne présidentielle et son comportement comme chef des armées. Mais il y a l'autre Hollande, celui qui, devenu président, a aussitôt pris ses distances avec « l'homme sauvage ». On a vu un chef d'État qui se dégonfle, se renie, trahit les Français. Mais n'est-ce pas la société post-moderne, celle des marchés et du spectacle, qui s'est détournée de celui qui, chevelu et barbu, figure dans l'imaginaire le « guerrier intérieur » ? Nos démocraties encouragent le guerrier extérieur, le militaire de carrière, le para, le marine. Elles recrutent, elles incorporent, mais elles craignent le guerrier intérieur, surtout quand il anime une jeunesse qui veut exister, qui a conscience qu'« elle vaut mieux que ça ». La société décourage la spontanéité et l'excès chez les jeunes, surtout quand ils sont assez fous pour danser avec une épée à la main. Car l'important, c'est la danse. Comme dit un vieux dicton celte : « Ne donne jamais une épée à un homme qui ne sait pas danser. » Ou comme le suggère ce passage des *Renards Pâles* de Yannik Haenel, le roman absolument contemporain de *Nuit Debout* : « Un homme était planté là, immobile, cheveux hirsutes, vêtu d'un long manteau. Il avait l'air d'avoir passé la nuit dans la forêt. C'était moi ! »

Les éléphants du PS avaient remarqué les qualités du dirigeant Hollande, sa connaissance des méandres de la bureaucratie du parti, sa signalétique mentale. L'homme d'appareil était froid et malin. En même temps, il était content de lui, se savait drôle, et montrait sa supériorité en pratiquant les bons mots et les mots d'esprit. Son ambition lui attirait railleries, mises en boîte, et de nombreux surnoms : « monsieur petites blagues » (Fabius), « fraise des bois », « couille molle » (Aubry), « guimauve le conquérant », « culbuté » (Valls), « capitaine de pédalo » (Mélanchon). On trouve aussi, pour le qualifier, « petit rédacteur en chef du *Canard* », en souvenir d'un Hollande, non seulement lecteur du journal satirique, partie prenante de l'esprit chansonnier de l'hebdomadaire, mais aussi informateur, toujours prêt à alimenter en potins et en révélations les pages consacrées aux dérives et aux délits du pouvoir.

Mais c'est avec « flamby » que la flèche atteint sa cible : « bambi » n'est pas loin, mais c'est la conjugaison entre le flasque et le mou du caramel et l'effet flamboyance, qui donne sa consistance à cette étrange entité, capable de montrer au public, en alternance, ses deux faces opposées. Mais que « flamby » se console : la République a vu passer bien des dirigeants plus énergiques en paroles qu'en actes. Elle a créé des surnoms tout aussi savoureux pour désigner ces oxymores vivants, véritables ornithorynques de la politique. Edouard Daladier, par exemple, président du conseil, était surnommé le « taureau aux cornes d'escargot ».

Pacifier la société en neutralisant « l'homme sauvage », toujours en embuscade, participe d'une volonté qui trouve un large écho dans l'Église, dans la mission qu'elle se donne de tenir les âmes. Mais aussi un relais chez un philosophe médiatique, Michel Onfray. En question, la mise en scène, dans l'Évangile, d'un Jésus en fureur, qui chasse à coups de fouet les marchands du Temple. Le Greco dans l'un des plus beaux tableaux de l'histoire de la peinture, célèbre cet événement qui magnifie l'énergie christique. Cet épisode, aujourd'hui, gêne le clergé catholique. Et elle dérange le philosophe, qui se justifie en prétextant qu'Hitler, qui était « catholique », se serait approprié cette séquence évangélique dans *Mein Kampf*.

L'Église et l'État, le sabre et le goupillon sont sur la même ligne quand il s'agit de contrôler l'intimité amoureuse des jeunes gens. Qui, aujourd'hui, trouve les mots pour parler de la virilité, de ce que dégage comme vitalité, fougue, énergie, le magnétisme masculin en acte ? Montrer son épée ne signifie pas forcément se battre. Mais c'est le signe qu'on est déterminé, qu'on n'abdique pas. « Mon épée ne dormira pas dans ma main », disait William Blake. Mais il est des moments où il s'agit de redescendre sur terre, de bousculer sa « grandiosité infantile », de « sortir son lion ». « Tout ange est terrible », disait Rilke. Se joue ici le passage d'un temps maternel immobile, intime, protégé, vers un temps en mouvement, où vous avancez en marchant, courant, dansant : le temps du père.

Un vieil ami de Hollande, Jean Pierre Jouyet, énarque de la promotion Voltaire, secrétaire général de l'Élysée, a écrit un livre sur la Révolution de 1789, ce qui lui

permet d'éclairer en passant de quelques coups de projecteurs les mœurs de la Cinquième République et de son élite politique. Il note ainsi que la noblesse de robe était aussi indispensable à l'Ancien Régime que la bourgeoisie d'État l'est aujourd'hui. Au sujet de Turgot, il constate avec ironie que « pour administrer l'économie, être banquier ne nuit pas, qu'on s'appelle Necker ou Macron », et qu'« être l'ennemi de la finance paye toujours, à condition de ne pas le rester ». Histoire de rappeler que, même si Hollande avait tenté quelques pas en direction d'une remise en cause de la tyrannie de Wall Street, le « système » aurait vite su lui signifier les limites à ne pas dépasser.

Jouyet rappelle aux Français que l'exécutif de leur pays dispose du pouvoir le plus étendu dans l'Europe occidentale : « un cocktail gaullo-bonapartiste d'autorité » dont il a pu apprécier l'exercice au quotidien. Mais là où le vieil énarque est au mieux de sa forme, c'est quand il évoque les difficultés de Louis xv à endosser ses habits de souverain et qu'il prolonge son propos par ce constat : « On a souvent besoin d'une femme pour se révéler comme chef ! »

J'écris ces lignes pendant que le chef de l'État entame sa tournée d'adieux. À trois mois de la fin de son mandat, voilà qu'il tente d'effacer le spectre de Florange, en se posant en sauveur d'Alstom. Tel un étudiant qui aurait échoué à un examen, il rejoue l'épreuve dans sa tête, corrige, fait du rattrapage, se met au niveau et conclut qu'après tout il n'était pas aussi mauvais.

Hollande se la joue aussi en numéro un du clergé républicain : il prêche. Et nous fait comprendre que sa religion à lui, c'est la République. Il avait affiché sa grandiosité en expliquant qu'« être un président normal suppose des qualités exceptionnelles ». À présent, alors qu'à droite s'étale l'obscénité d'un Fillon et de ses soutiens, Hollande, avant que le rideau ne se ferme pour lui, confesse qu'« un président doit être exemplaire ». Exemplaire ? L'écho répond : « plaire... plaire... plaire ».

Hollande change facilement d'image et de posture. Pendant qu'à la télé, sept prétendants s'interpellaient d'un pupitre à l'autre, il surprenait par la variété de ses apparitions. À chaque étape de la primaire il était signalé ailleurs, tantôt seul, simple citoyen devant un écran dans sa chambre de la préfecture des Ardennes, tantôt à des années lumières, dans les sables du Mali avec l'État-Major, ou à 12000 kilomètres de Paris, dans un parc solaire, en plein désert d'Atacoma, « sans connexion internet et sans téléphone ». Il avait même saisi l'opportunité de son séjour au Chili, pour se recueillir sur la tombe d'Allende et rappeler ainsi qu'il était toujours socialiste. Enfin le sportif, qui tapait parfois dans un ballon même s'il a passé l'âge, s'était manifesté dans les tribunes pour suivre la victoire de la France au Mondial de handball.

L'un des caprices de Hollande, insupportable provocation pour les militants, aura été son choix de tourner le dos à la primaire le jour du lancement de la compétition et de s'offrir un moment de détente en se rendant au théâtre, accompagné par la ministre

de la Culture, chez Drucker.

Les politiques font semblant d'être cultivés, ce qui est faux. Hollande ne prend même pas cette précaution. Drucker, c'est ce saltimbanque devenu avec le temps l'une des institutions nationales dévouées à l'abrutissement de masse. J'étais tombé un soir devant ma télé sur Céline Dion, une voix dont on a dit qu'elle ressemblait à « un produit à polir les meubles ! » C'est Drucker qui l'a imposée. Passer la soirée chez ce marchand de vide, et le faire savoir, c'est démontrer qu'on vit dans l'insignifiance, qu'on s'est habitué à passer sous silence ce qui est important et grave. Mitterrand avait quitté les Français en disant croire aux forces de l'esprit. Mais pour le chef de l'État, à l'heure du marketing politique et des éléments de langage, le mot « esprit » n'a plus guère de sens. Il y a une futilité, chez Hollande, une frivolité, qui est bien dans l'ambiance du néolibéralisme. Comme si, en haut comme en bas, les cerveaux n'étaient plus occupés que par des bricoles.

Pour De Gaulle, Pompidou et jusqu'à Mitterrand, il existait un lien entre littérature et politique. Après, avec Chirac, Sarkozy, Hollande, ce lien s'est perdu, et avec lui, l'amour de la langue. On imagine mal, chez ce dernier, parmi les conseillers de l'ombre, un écrivain. Trop compliqué ! Le président ne s'intéresse qu'au présent, et c'est l'information continue qui le renseigne sur l'époque et la marche du monde. On comprend que son environnement préféré, c'est celui des journalistes, politologues, sondeurs d'opinion et tous les acteurs permanents de la com. On lui a beaucoup reproché le temps passé avec les représentants du quatrième pouvoir.

Hollande ne croit en rien. Du moins c'est ce qu'affirment ses proches. Mais l'important n'est pas de croire. La croyance, c'est une mise en abîme. C'est comme les anneaux aux oreilles de la vache qui rit. On voit la vache avec ses boucles d'oreille et, sur chaque boucle, à nouveau la vache, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous perdiez la vache, qui peu à peu se dissout dans la nuit. Hollande a calé son logiciel sur une seule trajectoire. Il n'a probablement jamais été touché à vif par une peinture, un roman, un quatuor. A-t-il été tenté de venir sur le terrain de la religion et d'y planter sa tente ? C'est peu vraisemblable. De même qu'il a été indifférent aux humanités, aux lettres classiques, aux auteurs qui ont enrichi la littérature, de même l'hypothèse divine a dû lui paraître inutile, voire incongrue. Mais on n'est jamais sans religion. Et il n'y a pas de fonction présidentielle qui ne réclame un style, une esthétique, une transcendance.

La religion de Hollande, c'est la religion républicaine. C'est elle qui encadre les inaugurations, les commémorations. Qui convoque, quand c'est nécessaire, les chœurs de l'armée, et donne aux discours leur tournure solennelle, parfois lyrique. Sous De Gaulle, le tremblement sacré était encore sensible, quand Malraux, dans une déclamation quasi chamanique – aujourd'hui lui quasiment inaudible – osait son fameux : « Entre ici, Jean Moulin ! »

Le sacré, je peux m'en passer sans problème. Mais je suis indigné quand la

République m'impose un sacré de pacotille. On se souvient de la cérémonie dans la cour des Invalides, en hommage national aux victimes du Bataclan. Elle était filmée par l'armée, avec de nombreux gros plans sur les officiels : Valls, Sarkozy, le président du Sénat. Hollande, lui, était placé légèrement en avant par le protocole. Il paraissait sincèrement ému et son discours était digne, et juste dans le ton. La manifestation m'a bouleversée, mais faut-il passer sous silence la façon dont elle a été dévoyée ? Peut-on oublier ce que les Français – du moins ceux qui ne somnoient pas encore dans le bien être de la société du spectacle – ont vécu comme une agression ? Pourquoi avoir mis du Brel, pourquoi de la chanson, pourquoi *Quand on n'a que l'amour*, de surcroît hurlé par trois chanteuses médiocres, pourquoi *Perlimpinpin*, avec Nathalie Dessay, pour une fois vulgaire et mal inspirée, pourquoi ce parasitage sans retenue de la cérémonie avec cette chanson de Barbara ? Je considère que le mauvais goût est un péché, et même l'un des péchés capitaux. Mon cerveau est catholique. J'ai le souvenir d'une Église qui savait honorer les morts. Les fidèles, impressionnés, passaient de l'autre côté des choses. Il m'arrive d'être hanté par les paroles, les silences, les chants, les liturgies, les décors, les instruments, les musiques avec lesquels elle donnait à ses célébrations de la hauteur, de la gravité, de l'émotion, de la solennité.

Quand j'étais à l'université, l'aumônier des étudiants catholiques m'avait dit : « Même si Dieu n'existe pas, il t'aime ! » Aujourd'hui, j'ai envie d'ajouter : « Même si Dieu n'existe pas, tu dois le craindre ! » Les suppôts de la religion républicaine, eux, ne sont pas des « craignant Dieu ». Pour ces fruits secs, dont la facilité de vivre a éteint les dernières lumières de l'Esprit, la mort n'est pas le sujet. Confronté à la grande faucheuse, le clergé républicain se montre embarrassé, incompetent, démuné. C'est dire qu'il est percé à jour, démasqué ! Aux Invalides, la religion républicaine a insulté les victimes et fait régner le mauvais goût et la laideur.

Hollande va quitter l'Élysée, sa cote d'amour est au plus bas. La classe politique est désavouée, les deux principaux partis sont enlisés, la campagne présidentielle patauge, les médias sont en ébullition, les réseaux sociaux s'emballent. Faut-il s'étonner si des voix se sont fait entendre – Christine Angot, « l'énervée douloureuse » (Cécile Guibert), et quelques habitués du premier cercle, meurtris mais fidèles – pour demander au président sortant d'en reprendre pour cinq ans ?

« Culbutto » n'était guère plus mauvais que les bons à rien qui l'ont précédé. Chirac s'était fait élire pour réduire la « fracture sociale » et il s'est empressé de ne rien faire. Sarkozy avait tout du voyou, c'était un pervers, arrogant avec la justice, et obsédé par le fric. Hollande, pas de doute, était intègre. L'exemplarité, pour une fois, n'était pas un vain mot. Il aimait s'abandonner aux délices de la domination, martyrisant ses proches, observant avec ironie ses courtisans et leurs intrigues, mais il n'a pas cherché à s'enrichir.

J'ai même applaudi Hollande quand il a commencé tout doucement à s'occuper d'écologie. Lui qui n'avait jamais voulu se connecter à la terre, a poussé l'exigence

environnementale jusqu'à organiser – bravo ! – les accords de Paris sur le climat. J'ai aussi approuvé ses choix et ses initiatives en matière de politique étrangère.

Alors, faut-il sauver le soldat Hollande ? Le mot salut, probablement, ne lui dit rien. Trop religieux ! Qu'à cela ne tienne. On peut le remplacer par « culture », l'autre nom qui désigne désormais ce que les religions appelaient salut, rédemption. Mais pour quelqu'un qui est en empathie avec Drucker, et qui préfère de beaucoup, depuis toujours, les journaux aux livres et à l'art, que peut valoir la culture surtout quand elle se perd dans le tout culturel ?

Reste que, depuis peu, dans une France en état d'urgence, et sans doute en alerte pour longtemps, la présence de la mort, sa proximité retrouvée, a rendu Hollande, comme tout un chacun, moins frivole. Peut-il surprendre ? À l'inattendu, les dieux livrent passage, mais, pour l'heure, le président est au purgatoire, la traversée du désert a commencé. Sa solitude est grande, son statut le condamne à évoluer dans des régions qui le mettent hors de portée des petites gens de la politique des clans. Que va-t-il faire ? Attendre une occasion pour attirer les projecteurs ? Pour donner son avis, montrer qu'il peut encore « peser » ? Ou simplement se rendre intéressant ? Un jour viendra où, quelle que soit la popularité de son successeur, qui finira bien à son tour par décevoir et être rejeté, les Français finiront bien par le regretter, lui rendre justice. Car Hollande en est convaincu : « Naufragium feci, bene navigavi », « J'ai fait naufrage, mais j'ai bien navigué ».

Gérard Gromer